

LE FIGARO magazine

VENDREDI 12 ET SAMEDI 13 JANVIER 2018

EXCLUSIF

EN OPÉRATION AVEC NOS FORCES SPÉCIALES

LA TRAQUE SECRÈTE DES DJIHADISTES
PAR L'ÉLITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

TRAQUE AUX DJIHADIS



TES DANS LE DÉSERT

Depuis quatre ans, les forces spéciales françaises mènent une chasse sans merci aux terroristes dans le Sahel. Une opération baptisée « Sabre », tellement discrète que son appellation même était classifiée jusqu'à ce jour. Pour la première fois, les envoyés spéciaux du « Figaro Magazine » ont pu accompagner une patrouille qui agit très profondément sur les arrières du dispositif ennemi. Récit.

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX DIDIER FRANÇOIS (TEXTE) ET BERNARD SIDLER (PHOTOS)

Un Caracal du 4^e régiment d'hélicoptères des forces spéciales récupère un groupe action du 1^{er} RPIMa. Pilotes et commandos forment une association redoutable pour frapper les terroristes là où ils s'y attendent le moins.



UNE GUERRE DE CORSAIRES DANS UN OCÉAN DE SABLE

Une traque implacable sur un terrain hors norme, qui court de la Mauritanie au Tchad : la taille de l'Europe. Des paysages grandioses mais abrasifs pour les machines autant que pour les hommes, soumis à un climat extrême.



LA NUIT, MEILLEURE ALLIÉE DES COMBATTANTS DE L'OMBRE

Les patrouilles motorisées agissent discrètement dans la profondeur du désert, pouvant fournir du renseignement en temps réel et engager le combat pour capturer ou neutraliser les chefs terroristes.





Véritable ligne de vie des commandos qui nomadisent derrière les lignes ennemies, le parachutage de l'eau, des vivres et des munitions est organisé à l'aube sur un point dont les coordonnées sont transmises aux aviateurs par liaison satellitaire.

H

élices lancées à pleine puissance, le Twin Otter survole le champ de bataille. Au maximum de sa vitesse. Sous le train, ses roues flirtent dan-

gereusement avec la cime des acacias quand le saumon des ailes semble vouloir trancher les flancs des falaises abruptes du pays dogon. C'est très bas et très rapide. Pour déjouer d'éventuels tirs ennemis. Dans le cockpit, les instruments protestent. « *Warning... Terrain... Terrain...* » En boucle, la voix métallique de l'ordinateur de bord répète ce message d'alerte, arrachant un sourire au pilote. Confiant dans sa manœuvre, il ne daigne pas accorder un regard à l'altimètre. Les « as » du Poitou en ont vu d'autres. L'escadron de transport des opérations spéciales sait déposer, puis récupérer des commandos par tous les temps, quelles que soient les conditions, à la minute près, au milieu de nulle part, une simple bande de terre durcie en guise de piste pour leurs avions de brousse. Un atout essentiel dans cette guerre que mènent les forces spéciales françaises contre les terroristes cachés dans le Sahel : l'opération Sabre, menée depuis quatre ans dans la plus grande discrétion. Une traque implacable sur un terrain hors norme, qui court de la Mauritanie jusqu'au Tchad. La surface de l'Europe. Des paysages grandioses mais rudes, alternance de massifs rocaillieux et de dunes sablonneuses, abrasifs pour les machines autant que pour les hommes soumis à un climat extrême. Dans ce désert aux allures d'océan minéral, les commandos

de Sabre ont renoué avec les tactiques des corsaires. Leur chasse s'apparente à une course hauturière. Trouver, pour suivre, puis fondre sur des pirates des sables extrêmement mobiles. Les opérateurs des forces spéciales doivent se montrer encore plus fulgurants, plus réactifs que les djihadistes. Etre capable de les empêcher de nuire en les frappant avant qu'ils se regroupent pour agir. Les maintenir sous pression afin de les forcer à se terrorer. Pour ce faire, des équipes de recherche nomadisent, parfois pendant des semaines, comme le faisaient les patrouilles motorisées des SAS, créées par les Britanniques pour harceler les colonnes allemandes de l'Afrikakorps durant la Seconde Guerre mondiale. Au volant de leurs véhicules lourdement armés, elles se déplacent sans cesse, navigant au compas hors des sentiers battus, bivouaquant à la belle étoile, fouillant l'immensité, observant sans être décelés, pour finalement guider l'assaut des groupes d'action. Un abordage brutal visant à capturer ou neutraliser un émir, un chef de katiba, artificier ou poseur de mine artisanale.

Pour l'heure, les commandos se préparent. Après l'infiltration en avion jusqu'à une base opérationnelle avancée permanente, installée au nord du fleuve Niger, la petite équipe saute à bord d'un hélicoptère pour son insertion dans le désert. Vol en rase-mottes vers les coordonnées ultrasécètes que le chef de patrouille, le capitaine Alexis, a transmises aux équipages grâce à une radio cryptée. Un vague point sur une carte d'apparence uniforme. Le lieu de rendez-vous. Sous les pales des Caracal, encore des dunes. Un troupeau de chèvres qui s'égaille. Encore des acacias. Un dromadaire surpris, ➡



Une équipe de recherche scrute l'horizon pour repérer les corridors de transit empruntés par les djihadistes. L'armement lourd des véhicules spécialisés (VPS) offre aux commandos une solide puissance de feu.

VOIR SANS ÊTRE VU, DÉNIER TOUT SANCTUAIRE AUX TERRORISTES

◆→ pattes entravées, au pâturage. Et, montant d'un talweg semblable aux autres, un panache de fumée verte. L'équipe de recherche a percuté une grenade fumigène pour marquer la zone de poser. Dissimulée dans la végétation, la patrouille sécurise cet atterrissage périlleux dans un nuage épais de sable rouge soulevé par les rotors. En quelques minutes seulement, renforts, munitions et ravitaillement sont chargés à bord des véhicules tout-terrain. Les hélicoptères redécollent, et les opérateurs se fondent à nouveau dans le désert.

Premier objectif de la mission, un campement itinérant de nomades. Officier de renseignement, le lieutenant Olivier doit y rencontrer un vieux chef touareg à même de lui livrer des indications d'importance sur un couloir de circulation régulièrement emprunté par les terroristes : « *A chaque fois qu'on rencontre ce type de contact, on essaye de gratter pour comprendre ce qui va se passer dans la zone. On a besoin d'informations fraîches pour rechercher des mouvements. Ensuite, on va profiter de notre furtivité de nuit pour les suivre, les identifier et remonter la pelote.* » Un renseignement d'origine humaine qui sera évidemment comparé aux éléments recueillis par d'autres capteurs-drones, avions, satellites, interceptions électromagnétiques. Ils sont nombreux. La lutte antiterroriste est un travail de patience et de recoupement qui exige une

intense coopération entre le commandement des opérations spéciales (COS), les armées, les divers services spécialisés, voire avec les alliés, car l'ennemi, lui, se joue des frontières administratives ou nationales. Chaque pièce s'intègre dans un vaste dispositif, un filet de protection jeté sur le Sahel par la France lorsque, surgissant des sables du désert, les colonnes de djihadistes ont rêvé de planter leur étendard noir sur Bamako, la capitale du Mali. Aujourd'hui, par leur présence musclée, les soldats de l'opération Barkhane interdisent toute velléité de résurrection d'une armée terroriste ayant les capacités de défier un Etat africain. De leur côté, les commandos de l'opération Sabre travaillent au scalpel, s'attaquant aux matrices des groupes armés défaits afin d'en éliminer les greffons.

A cet effet, le COS peut compter sur un réservoir de 4 000 hommes, issus des trois armées, aux compétences extrêmement variées : commandos marine ou du 1^{er} régiment d'infanterie de marine (1^{er} RIMA), rodés aux interventions les plus chirurgicales au sein de petites équipes de contre-terrorisme et libération d'otages (CTLO) ; commandos de l'air, aptes à guider une frappe dévastatrice avec une précision redoutable ; équipages d'hélicoptère particulièrement aguerris ou équipiers de recherche du 13^e régiment de dragons parachutistes qui savent se rendre invisibles dans les terrains



Depuis le centre de commandement de son quartier général, l'état-major s'assure de l'adaptation des unités de relève à leur environnement lors d'un ultime exercice de synthèse (à gauche). Il suit aussi les opérations en cours en direct, tout en assurant une liaison permanente avec les plus hautes autorités à Paris.

les plus hostiles. Et un concept d'emploi d'une très grande souplesse. Si, par hasard, une spécialité venait à manquer en interne, le COS n'hésite jamais à s'adjoindre des soldats aguerris prélevés dans les unités de l'armée de l'armée régulière et formés aux exigences de l'action spéciale.

La légèreté, la rapidité, la rusticité sont des qualités essentielles des opérateurs des forces spéciales. Et surtout la discrétion. Elle garantit à la fois la sécurité et la surprise. Le capitaine Alexis le sait bien, qui manœuvre toujours sa patrouille avec la plus extrême précaution. Durant la prise de contact du lieutenant Olivier, le reste de l'équipe veillait au grain. Suffisamment loin, pour rester indécelable. Mais suffisamment proche pour pouvoir intervenir « *au coup de sifflet bref* ». Et, maintenant qu'il s'agit de vérifier l'information recueillie, le capitaine sélectionne son point d'observation avec cette hyperconcentration sereine dont jamais il ne se départit. La patrouille a fait un long détour par un labyrinthe de fonds d'oueds asséchés pour aborder, masquée, un promontoire broussaillieux qui lui servira de bivouac pour la nuit. Et les consignes sont précises. « *Black-out complet, aucune lumière.* » L'approche s'était faite sans phares, malgré les risques d'ensablement. L'installation du campement se poursuit dans la totale obscurité. « *Nous opérons en zone ennemie et donc, quand on arrive sur un bivouac comme celui-là, on met en place un système de surveillance à 360 degrés avec des tours de garde, pour être en mesure de réagir si des ennemis se dévoilaient dans un rayon d'action à notre portée. Dans ce cas, on leverait le dispositif pour engager une poursuite et tenter de les arrêter ou de les entraver.* » Tous les opérateurs dorment, sur les postes de combat désignés par le capitaine Alexis, chaussures aux pieds et armes à portée de main. Un très léger bourdonnement indique que les sentinelles ont allumé leurs caméras thermiques, des appareils capables de déceler la chaleur d'un corps ou d'un moteur à plusieurs centaines de mètres à la ronde. Il est hors de question de se laisser surprendre.


Leurs arrières assurés, les équipiers de recherche en charge des observations se dirigent vers leurs caches avec d'innombrables précautions. Des emplacements au plus près de l'objectif, parfaitement camouflés, depuis lesquels ils vont surveiller, sans discontinuer, la moindre activité de leur cible. L'approche est lente. Talon, pointe, chaque pas est contrôlé, maîtrisé.



Le silence du désert est aussi profond que sa nuit. Une brin-dille brisée sous les semelles craque comme un petit pétard qui fait bondir les cœurs. Jusqu'au battement du sang dans les artères qui semble assourdissant tant chacun a conscience qu'il est absolument primordial de ne jamais se faire déceler. C'est tout l'enjeu de la mission. S'assurer, de visu, que le tuyau recueilli dans la journée a bien une valeur opérationnelle. Consolider sa connaissance de l'ennemi, écarter la rumeur, éviter d'être instrumentalisé dans une de ces ancestrales chikayas, les disputes qui opposent de tout temps les tribus nomades pour l'usage d'un puits ou d'une pâture. Un discernement que seul peut apporter le renseignement humain, celui que les commandos des forces spéciales vont chercher jusqu'aux lisères des tanières des terroristes.

Avec leurs lunettes de vision nocturne ou leurs caméras thermiques, rien ne leur échappe. Tout est vu, noté et transmis sur un réseau ultrasécurisé pour alimenter les analystes de la chaîne de renseignement. Car, même au beau milieu du désert, jamais les opérateurs ne sont abandonnés à eux-mêmes. Sur les arceaux des véhicules de patrouille spéciale, une antenne satellitaire, fixée entre les deux mitrailleuses et les réservoirs supplémentaires, autorise une liaison constante avec l'état-major du COS. Véritable fil d'Ariane, cet outil de communication est indispensable, que ce soit pour obtenir le feu vert des plus hautes autorités si une cible d'importance stratégique venait à se découvrir, ou plus simplement pour être ravitaillé et poursuivre la mission. Alors que l'aube pointe, que les ânes braient et que le capitaine Alexis a terminé le compte rendu envoyé à ses chefs, un léger vrombissement monte du sud. Un Transall survole le bivouac et la corolle blanche d'un parachute fleurit dans le ciel. Le bidon en plastique bleu, renforcé par des feuilles de carton, s'écrase dans le sable à moins de 20 mètres du campement. Toute la manœuvre a été guidée par satellite. Avec une précision incroyable et une jolie surprise. Au milieu des packs d'eau minérale et des boîtes de rations, un assortiment bien chaud de viennoiseries. Croissants et pains aux raisins. Attention fort sympathique des aviateurs du Poitou aux corsaires du Sahel, qui reprennent leur traque aux terroristes avec un moral inoxydable.

■ DIDIER FRANÇOIS

A full-page photograph of Amiral Laurent Isnard, a middle-aged man with short grey hair, wearing a French military camouflage uniform. He stands with his arms crossed in front of the side of a military helicopter. The helicopter's door is open, revealing a dark interior with a red light. A machine gun is mounted on the side of the helicopter. The word 'SORTIE' is visible on the side of the aircraft.

Nageur de combat, ex-pacha du commando Hubert, l'amiral Laurent Isnard goûte ces moments privilégiés passés au milieu de ses hommes : 4 000 opérateurs aguerris, issus des trois armées, qui constituent le Commandement des opérations spéciales.

AMIRAL ISNARD

'NOUS RECHERCHE PARTOUT OÙ ILS S

Depuis septembre 2016, l'amiral Laurent Isnard est à la tête du Commandement des opérations spéciales (COS). Il nous explique en exclusivité la logique de nos forces spéciales pour anéantir le danger islamiste.

Le Figaro Magazine – Les Français connaissent l'opération Barkhane, 4 000 soldats déployés dans le Sahel pour empêcher les groupes terroristes d'y reconstituer une base arrière. L'opération Sabre a été déclenchée il y a déjà quatre ans sans que personne n'entende parler. Amiral Isnard, vous commandez cette opération très discrète. Quel est son objectif ?

Amiral Isnard – Sabre est une opération menée exclusivement par les forces spéciales pour chasser les terroristes qui sont cachés dans la bande sahélienne. Nous travaillons en petits groupes dont la mission est de trouver les terroristes, de les traquer et de les capturer pour les ramener afin qu'ils soient jugés par les autorités locales.

Quelle est la répartition des missions entre Barkhane et le COS ?

Le mot-clé, c'est la complémentarité. Barkhane assure un contrôle de zone dans la durée, opère avec les forces armées des pays partenaires du G5 Sahel, et soutient la Minusma. Barkhane, c'est l'opération qui permet de ne laisser aucune zone sans présence durable, qui empêche la réinstallation des terroristes

et favorise le développement au profit de la population. Les terroristes évitent les forces françaises et il ne doit y avoir aucun sanctuaire pour eux. C'est pourquoi nous, forces spéciales, allons les chercher partout où ils sont. Notre rôle est de placer les terroristes en situation d'insécurité, de les obliger à se cacher, ce qui laisse du temps aux autorités locales pour rétablir leur souveraineté sur l'ensemble de leur territoire.

Et la spécificité des forces spéciales, c'est leur très grande flexibilité et réactivité ?

Oui, dès qu'on a un renseignement sur des terroristes – qui peut venir des drones ou de la population –, on monte à bord de nos hélicoptères ou de nos véhicules et on mène une opération commando pour les arrêter. Il faut aller très vite parce qu'ils se déplacent beaucoup. Et, comme ils savent qu'ils sont recherchés, ils se cachent. Ils ne font que poser des mines sur des pistes, tirer au mortier à distance, racketter des gens sur les marchés, mais jamais ils ne viennent nous attaquer de front. Ils sont toujours cachés et c'est difficile de les trouver. Mais c'est notre métier.

Vous dites que l'essentiel, pour vous, c'est de les capturer pour

HONS LES TERRORISTES E TROUVENT"

pouvoir les interroger, obtenir du renseignement, puis de les remettre aux autorités locales. Mais s'ils résistent, vous engagez...

On applique le droit de la guerre. C'est-à-dire que, lorsqu'une personne se rend, on la fait prisonnière. Si la personne nous tire dessus, on la neutralise. On ne tire pas sur quelqu'un sans motif, d'autant que c'est une guerre dont le but est de rétablir l'Etat de droit. Nous devons donc appliquer le droit international, sans quoi nous serions hors la loi. Aussi, dès qu'on fait un prisonnier, on le remet aux autorités locales, en présence d'organismes qui vérifient la bonne application du droit et le respect dans le traitement des personnes interpellées. **Vous avez tout de même tué un nombre important d'ennemis.**

Oui, parce qu'ils nous ont tiré dessus malgré les sommations qu'on leur avait faites. Cela dit, on en a quand même arrêté beaucoup. En fait, la majorité s'est rendue. Alors, c'est vrai qu'ils ne sont pas tous du même niveau. Vous avez des cadres terroristes et vous avez des personnels recrutés localement, qui prennent une arme contre une petite somme d'argent. Ce qui n'est pas du terrorisme de grande dimension. Les plus nuisibles, ce sont ces cadres capables de recruter, de financer et d'organiser des trafics, des filières pour pouvoir exporter leur menace par la suite.

Et peu de ces irréductibles se rendent ?

Oui. Chez ceux-là, il y en a très peu qui se rendent.

Avez-vous constaté des évolutions des opérations ? Parce que ce sont des ennemis qui connaissent bien le terrain et qui s'adaptent aussi.

Rappelez-vous : en 2013, ils se déplaçaient en colonnes avec leurs drapeaux et menaçaient de partir à la conquête de la région, croyant qu'ils étaient en terrain libre où ils pouvaient se permettre de faire ce qu'ils voulaient. Ils ont perdu leurs capacités à mener de grandes offensives. Les terroristes s'adaptent cependant et, face à ces évolutions, Barkhane mène des opérations en continu, dans la durée, en plein partenariat avec les forces armées locales. Les forces spéciales sont sur un tempo différent. On est sur un geste très technique, qui demande beaucoup de mobilité, beaucoup d'agilité pour prendre un terroriste qui maintenant se cache et agit comme un par-

tisan. Il faut donc réagir en boucle très courte. Dès qu'un renseignement arrive, la force Sabre établit un scénario d'engagement qui me remonte extrêmement rapidement à Paris et, dans les minutes qui suivent, j'arrive à obtenir une décision pour l'engagement. Je crois que c'est le premier atout des opérations spéciales : avoir une chaîne de commandement entre le président de la République, le chef d'état-major des armées et le chef des forces spéciales qui soit la plus courte qui existe.

Les forces spéciales étaient engagées au Levant. Aujourd'hui, les batailles de Mossoul et de Raqqa sont terminées. Ne craignez-vous pas des risques de bascule de certains combattants étrangers qui pourraient vouloir rejoindre le Sahel ou la Libye ?

Vous voyez bien que, dans ce combat, la France n'est pas seule. Elle agit en coordination avec ses alliés, soit en coalition, soit en bilatéral. Notre objectif, c'est de dé-

truire Daech et les combattants étrangers. Donc, nous suivons leurs positions et nous adaptons notre dispositif en conséquence.

L'idée, c'est tout de même qu'ils restent loin du pays ?

Tant qu'on les oblige à se terrer ici, ils ne sont pas en mesure de projeter leur terreur et leur nuisance à l'étranger. Le terrorisme, c'est avant tout une attaque psychologique qui essaye, par la terreur, de vous imposer certaines idées, de casser votre société, vos références. Nous, en leur portant des coups régulièrement, on les empêche d'exporter cette terreur. L'objectif est de les empêcher de diffuser leurs messages morbides et leurs pratiques barbares. Toutes les forces françaises déployées sont la première ligne de défense du pays, pour freiner les actions terroristes. Sinon, tout se passerait chez nous.

■ PROPOS RECUEILLIS
PAR DIDIER FRANÇOIS



La fouille opérationnelle d'un véhicule suspect doit se faire avec méthode et prudence après une première inspection réalisée par des démineurs spécialisés dans les pièges explosifs improvisés.



Fortes bientôt de 4 000 hommes et issues des armées de terre, de l'air et de mer, les forces spéciales françaises ont vu leurs effectifs croître depuis cinq ans.

FORCES SPÉCIALES : LE NOUVEAU FER DE LANCE DE LA DÉFENSE

Equipées de matériels dernier cri, polyvalentes et dotées d'un rayon d'action considérable, elles offrent la solution idéale dans les guerres contre les groupes djihadistes.

Les forces spéciales sont à la mode. Les guerres qui ont suivi le 11 Septembre, les conflits contre l'islamisme armé qui se déroulent depuis 2001 du Pakistan au Sahel en passant par l'Afghanistan, la Syrie, le Yémen, la Somalie et la Libye ont vu le rôle de ces forces d'élite se renforcer, au point d'en faire l'outil militaire par excellence pour les gouvernements occidentaux. Evoluant à la lisière de deux mondes, celui du renseignement et celui des forces armées, sans appartenir complètement à l'un ou à l'autre, les forces spéciales sont devenues, au début du XXI^e siècle, un élément prépondérant dans toutes les opérations militaires d'envergure. Les « *petits hommes verts* » russes, soldats masqués et sans insignes qui s'emparent sans coup férir de la Crimée au printemps 2014 ; les soldats américains, britanniques, français ou australiens qui ont appuyé en toute discrétion la reconquête des bastions syriens de l'Etat islamique ; ou même la Division d'Or irakienne, qui a été à la pointe de la reprise de Mossoul, appartiennent tous à ces unités d'élite. Dans les conflits contemporains, leur polyvalence

les amène de plus en plus souvent à remplacer les armées classiques, plus lourdes à employer.

S'il a évolué, le rôle des forces spéciales n'a pourtant pas fondamentalement changé depuis l'invention du concept en 1941 dans le désert libyen par un officier britannique très atypique et très courageux, David Stirling. A l'époque, le Special Air Service inaugure une nouvelle forme de combat. En France, les forces spéciales sont les héritières de plusieurs influences, mêlant l'expérience plus ancienne des corps francs à celle de la Résistance avec celle des Britanniques. De nombreux volontaires de la France libre ont servi dans les rangs du SAS (dont le 1^{er} régiment parachutiste d'infanterie de marine, le 1^{er} RPIMa, a gardé la devise, « *Qui ose gagne* ») ou des commandos de la Royal Navy, qui donnent naissance aux commandos marine. Les guerres d'Indochine et d'Algérie ont ajouté leurs caractéristiques propres à ces unités commando, appartenant aux trois armées de terre, de mer et de l'air.

Leur recrutement, très sélectif, leur entraînement poussé et leur équipement de pointe en font une force d'élite, placée

depuis 1992 sous un commandement opérationnel unique, celui du commandement des opérations spéciales (COS). Sous les ordres du chef d'état-major des armées, les forces spéciales ont crû en importance, parallèlement à la réduction des effectifs de l'armée française et au développement des conflits de basse intensité contre les islamistes armés.

La loi de programmation militaire française de 2014-2019 prévoit de faire passer leur nombre de 3 000 à 4 000 hommes. Ce chiffre reste modeste comparé aux effectifs des forces spéciales américaines (environ 64 000 hommes), mais représente une augmentation de plus de 30 % des effectifs. Pour les gouvernements, les forces spéciales présentent de nombreux avantages. Elles permettent d'agir vite et discrètement, pratiquement sans couverture médiatique. Leur volume réduit évite de rendre leur présence trop visible et limite les conséquences politiques d'une intervention militaire. Equipées de matériels dernier cri, polyvalentes et dotées d'un rayon d'action considérables, elles offrent la solution idéale dans les guerres contre les groupes djihadistes, non déclarées, et

menées dans des environnements où il n'est pas toujours aisé de déployer des forces régulières. Elles peuvent mener des missions d'appui d'armées étrangères et participer à des missions de formation discrètes.

Ces succès produisent cependant quelques effets imprévus. Devenues l'arme de prédilection des états-majors quel que soit le type d'intervention militaire, elles se voient de plus en plus fréquemment utilisées dans des missions d'infanterie classique. Or, équipées pour mener des raids ponctuels, les forces spéciales sont trop faiblement armées, trop peu nombreuses et manquent d'appui et de capacités de manœuvre pour se transformer en unités d'infanterie. Dès que l'ennemi dispose d'une importante puissance de feu, ou une fois l'effet de surprise passé, le contre-emploi de ces précieuses forces d'élite peut avoir des conséquences désastreuses.

Les risques de cette utilisation inadaptée sont illustrés par les récents revers subis par les forces spéciales américaines. Le 4 octobre 2017 au Niger, une douzaine de Bérêts verts américains et une trentaine de soldats nigériens tombent dans une embuscade tendue par près de 200 combattants djihadistes affiliés à l'Etat islamique, au Grand Sahara, dans le village de Tongo-Tongo, près de la frontière malienne. Trop légèrement armées, dans des véhicules non blindés, dépourvus d'armes d'appui, les forces spéciales sont débordées. Quatre Bérêts verts américains et quatre soldats nigériens sont tués. En janvier 2017, un raid des Navy Seals, les commandos de la Marine américaine, lancé de nuit contre une cellule d'al-Qaïda dans le village de Yakla au Yémen, avait dû rembarquer après d'intenses échanges de tirs, perdant un commando et un appareil à décollage vertical Osprey. Dans les deux cas, le manque de renseignement fiable et la trop forte opposition rencontrée ont mis les forces spéciales en difficulté. L'autre option face à un ennemi trop puissant a été celle choisie par les Irakiens à Mossoul, qui ont transformé en unité d'infanterie blindée leurs forces spéciales de la Division d'Or, mais au détriment de leur souplesse et de leur rapidité. La crainte des spécialistes est aujourd'hui de voir l'augmentation des effectifs des forces spéciales altérer leurs caractéristiques de troupes d'élite, et le recours sans cesse croissant à la technologie éroder leur esprit d'initiative et leur capacité d'adaptation.

■ ADRIEN JAULMES

LE SOLDAT DU FUTUR EXISTE DÉJÀ

Avec l'entrée en service du système Félin (fantassin à équipement et liaisons intégrés) en 2010, les Français ont été parmi les premiers à se doter d'un ensemble de combat individuel opérationnel, connecté et moderne. Mais l'explosion des technologies numériques ne cesse de révolutionner la manière dont les combattants se déplacent, observent, décident, communiquent, transmettent des informations, se protègent ou engagent le feu. Aujourd'hui, les « opérateurs » des forces spéciales de l'armée de terre, de l'armée de l'air et de la Marine nationale disposent d'une interface de guerre électronique mobile et d'outils informatiques dédiés. Leur armement individuel, basé sur le fusil d'assaut HK-416 et décliné en fonction des besoins tactiques des différents groupes et des différentes spécialités, est en constant développement. Ultramobiles, protégé par un gilet pare-balles modulaire, appuyés par des moyens de transport aériens et terrestres dédiés, dont des drones, tous sont équipés de jumelles de vision nocturne augmentée (infrarouge et thermique) qui permettent de voir dans l'obscurité totale. Certains dispositifs intègrent aussi des éléments GPS, une caméra, un système d'enregistrement de données et un compas magnétique permettant de se positionner et de suivre un cap. En fonction des matériels connectés (PC portable, tablette, etc.), la topographie, les voies de communication, les positions amies et ennemies et

l'armement présent, soit tous les éléments connus d'une situation, peuvent être communiqués en temps réel. Des capteurs installés sur les casques offrent également la possibilité de distinguer à tout instant la position de chacun des personnels engagés. Si de multiples innovations sont encore en phase de développement, sur le terrain comme dans les centres d'expérimentation et les labos des grands groupes industriels ou des start-up spécialisés dans la défense, les forces spéciales préfigurent incontestablement le visage du fantassin du futur. Baptisé Scorpion, le programme de modernisation de l'armée de terre vise actuellement à rénover l'équipement du fantassin, à accroître sa mobilité, ses capacités de détection et sa connectivité. A l'opposé du Ratnik-3 russe ou du Talos américain, qui transforment le combattant en une sorte de Robocop, Scorpion ne prévoit pas de casque intégral. Bien plus qu'un scaphandre de combat, le programme français vise surtout à développer l'interopérabilité des fantassins dans un environnement complexe où

interagissent en même temps des engins de nouvelle génération comme le Griffon, un char multirôle, ou le Jaguar, un engin blindé de reconnaissance et d'attaque, ainsi que des drones, armés ou non. A plus long terme, la Direction générale de l'armement (DGA) travaille aussi sur des équipements futuristes comme Caméléon (une cape d'invisibilité) ou des lunettes connectées à réalité augmentée. « En fait, le fantassin du futur existe déjà, assure un officier supérieur de l'armée de terre. Techniquement, tout est là. Mais l'un des enjeux majeurs reste l'allègement du combattant. Car, sur le terrain, la mobilité est essentielle. C'est pourquoi nous travaillons sur le perfectionnement de la protection individuelle, la définition de réseaux de communication haut débit protégés, l'augmentation de l'efficacité de tir, la miniaturisation des batteries, la conception de capteurs et de moyens de communication directement intégrés dans la tenue... Sans jamais oublier que la modernisation porte aussi sur les principaux véhicules de combat. Scorpion est un programme global. En cela, il est révolutionnaire. »

CYRIL HOFSTEIN



Articulés autour du programme Félin, de nombreux équipements ont révolutionné le combat d'infanterie.

G. CESSQUIER/ARMÉE DE TERRE